

***Éducation-Culture-Littérature*, sous la direction d'Anne Bandry-Scubbi, Paris, L'Harmattan, Orizons, 2008. Un vol. de 459 p.**

Il s'agit des Actes d'un colloque international de 2006, tenu à l'initiative de l'Institut de recherche en langues et littératures européennes (ILLE).

L'ouvrage comporte une trentaine de contributions, concernant, comme le titre ambitieux le laisse entendre, les interactions entre éducation, culture et littérature. Il s'agit d'une approche pluridisciplinaire (littérature, sciences de l'éducation, sociologie, didactique et anthropologie), embrassant des ères linguistiques et culturelles multiples et des époques également très diverses, de l'Antiquité à nos jours, relevant en fait non seulement de la littérature, mais aussi de la philosophie, de la bande dessinée, du cinéma ou de la peinture. Autant dire qu'il s'agit d'un champ d'investigation immense, regroupé en deux axes également très vastes, correspondant, me semble-t-il, à une double problématique : d'une part la représentation de l'éducation et de la culture dans la littérature (mais on y traite aussi des conceptions théoriques de l'éducation), et d'autre part le rôle de la littérature et de la culture dans l'éducation.

La première partie, intitulée « Initiations », rassemble tout à la fois des analyses de récits d'apprentissage (*Aller au diable* de J. Réda), de voyage, de science-fiction, d'éducation ou plutôt de transformation par le rêve (avec *Little Nemo*), de poésie, de philosophie (le « gai savoir » chez Nietzsche), d'œuvre picturale (une intéressante analyse par Anne Vauclair des tableaux de Magritte appréhendés comme brouillage des certitudes et apprentissage du doute). On retiendra aussi la contribution d'Anne Bandry-Scubbi, qui s'attache à montrer que *Tristram Shandy* de Laurence Sterne est en fait une « éducation du lecteur ».

Ainsi ce premier ensemble présente des formes très hétéroclites d'éducation, représentées ou mises en œuvre dans les arts, mais aussi de réflexions sur l'éducation. Ces études, majoritairement centrées sur les XIX^e et XX^e siècles, sont souvent caractérisées par une certaine suspicion à l'égard de l'éducation et de sa possibilité, par le refus des certitudes, le désir d'émancipation (étude sur Gide) ou la « désillusion », ou encore par la dénonciation de la violence dont peut être porteuse le geste éducatif.

La deuxième partie, intitulée « Transmission », ne concerne plus les représentations de l'éducation dans les arts mais les différentes modalités ou conceptions de transmission du savoir en Europe depuis l'Antiquité tardive jusqu'au XXI^e siècle. L'ensemble est là encore très vaste puisque sont étudiés aussi bien le *topos* de l'éducation d'Achille dans l'Antiquité tardive que la pensée pédagogique d'Ennode de Pavie, des récits de marchands en Europe au début du XVI^e siècle, la poésie de Georges Hebert, l'emblématique anglaise aux XVI^e et XVII^e siècles, ou encore la fonction d'une Bible en yiddish au XVII^e siècle pour l'éducation des femmes, sans compter la lecture en CM2 ou les « ethno-polars » américains de Tony Hillerman. Outre cette incursion dans la littérature américaine, dans un ensemble par ailleurs européen, on s'étonnera que soient insérées dans cette partie deux contributions concernant la représentation des enseignants et de l'éducation dans le théâtre de Shakespeare.

Il paraît donc difficile à partir de cet ensemble intéressant mais disparate de dégager une conception de l'éducation et de la transmission qui serait propre à l'Europe et qui manifesterait une continuité ou au contraire une évolution depuis l'image d'Achille élevé par le Centaure (figure à laquelle se seraient identifiés tous les empereurs de l'antiquité tardive) à la conception nietzschéenne de l'éducation ou aux échecs de la transmission d'une culture.

Violaine HOUDART-MEROT